

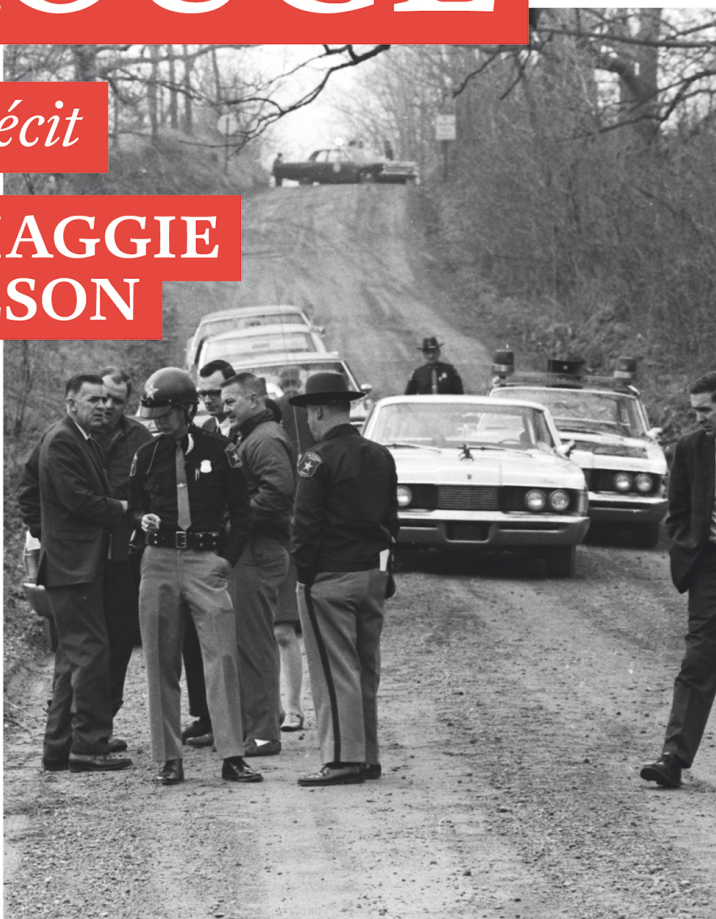
www.alinagurdiel.com

REVUE DE PRESSE

UNE PARTIE ROUGE

Un récit

de MAGGIE
NELSON



Éditions
du sous-
sol



TOURS DE MAGGIE

SURDOUËS, CES ÉCRIVAINS ONT AUSSI DES VIES MYTHIQUES, QU'ON VOUS CONTE CET ÉTÉ. CETTE SEMAINE, RENCONTRE AVEC MAGGIE NELSON.

PAR CLÉMENTINE GOLDSZAL

Maggie Nelson est inconnue en France, mais plus pour longtemps.

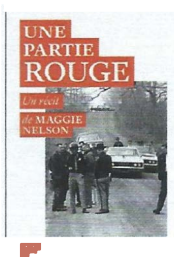
Salué par les critiques, recommandé par Ben Lerner, Karl Ove Knausgaard ou Emma Watson, récompensé par plusieurs prix, « Les Argonautes », son neuvième livre, paru en 2015, l'a imposée aux États-Unis comme une star de la « non-fiction ». Le 17 août, les Éditions du sous-sol publieront « Une partie rouge », son quatrième livre, paru en Amérique en 2007, et accompagné d'une introduction parfaite à l'œuvre de cette essayiste particulière. Après avoir fait découvrir aux lecteurs français l'aventurière Nellie Bly (« 10 jours dans un asile », « Le Tour du monde en 72 jours »), le journaliste culte Gay Talese (« Le Motel du voyeur ») ou le surfeur érudit William Finnegan

(« Jours barbares. Une vie de surf »), l'éditeur parisien poursuit avec Maggie Nelson son exploration du domaine de la non-fiction. Typiquement anglo-saxon, ce genre littéraire fait le lien entre autofiction, autobiographie, essai, philosophie, sociologie et journalisme d'investigation, mettant l'emploi du « je » au service d'une ambition universelle et réflexive, faisant du témoignage le terreau d'une pensée

abstraite. « J'instrumentalise mon expérience plus que je ne l'exprime », dit Maggie Nelson, résumant parfaitement l'essence de son travail.

Au cours de notre conversation dans un café de Los Angeles où elle habite depuis plus de dix ans, Maggie citera profusément Roland Barthes, Gilles Deleuze, ou Michel Foucault. Comme beaucoup d'intellectuels américains, elle entretient avec les structuralistes français une grande intimité. Mais elle mentionnera aussi Hervé Guibert, « King Kong Théorie », de Virginie Despentes, Philippe Lejeune, le spécialiste de l'autobiographie... Des maîtres du mélange des genres. « Il est excitant qu'une pensée puisse s'incarner dans diverses formes, dit-elle. Deleuze et Barthes ont écrit de la philosophie, mais aussi des récits de voyage, de la fiction, des essais autobiographiques... » Après avoir fait des études de philosophie, elle-même a débuté poète, avant d'être connue comme essayiste.

Avocate d'une pensée complexe, très référencée, souvent dérangement, Maggie est la première surprise par le succès des « Argonautes », qui a eu pour mérite de faire rééditer « Une partie rouge » aux États-Unis. « Je n'aurais jamais imaginé que mon livre – le plus ésotérique sur la théorie queer et féministe – permettrait de faire revivre cet autre livre qui traite, selon moi, d'un sujet beaucoup plus





○ ○ ○ grand public et putassier ... » Sous-titré « Autobiographie d'un procès », « Une partie rouge » est la réflexion de l'auteure sur le meurtre de sa tante Jane, en 1969. Maggie n'était pas née, mais quand le dossier est rouvert suite à des analyses ADN, trente-cinq ans plus tard, elle assiste avec sa mère au procès du meurtrier présumé. Ni un compte-rendu de l'affaire ni une contre-enquête haletante, « Une partie rouge » est plutôt une méditation sur la vie de sa tante tuée à 23 ans, sur le deuil de sa mère, sur son rapport aux hommes et à la force, ainsi que sur son père emporté par une crise cardiaque, alors qu'elle était adolescente. Au fil du texte, l'écrivaine s'autorise toutes les variations de ton : de l'analyse théorique des situations vécues au récit à fleur de peau de son propre passé, en passant par des réflexions quasiment en temps réel sur les difficultés de son entreprise d'écriture.

Que vole-t-elle à Jane en s'emparant de sa vie – et de sa mort – pour en faire un « sujet » ?

Quelles réminiscences enfouies la vision des photos de l'autopsie a-t-elle réveillées ? Quelle peut être la justice pour une famille qui porte depuis des décennies le deuil d'une jeune femme assassinée ? D'où vient cette étrange obsession qui la pousse, presque contre son gré, à se passionner pour cette tante qu'elle n'a pas connue ? Ces questions sont posées au fil du récit, mais Maggie se refuse à y répondre. Son domaine, c'est la quête, l'investigation de la pensée : « Quand j'écris, je ne cherche surtout pas à résoudre le problème, mais plutôt à l'épuiser. Chaque livre soulève des interrogations qui nourrissent le suivant. La pire chose qui pourrait m'arriver, c'est d'avoir la réponse à toutes les questions. » La force de son œuvre ? Elle ne recule devant aucune forme d'inconfort ou de transgression et le justifie : « L'éthique n'est pas un commandement, mais une notion propre à chacun. Et chacun a le droit de détourner le regard de ce qu'il ne veut pas voir. »

Née en 1973, Maggie Nelson est mère et belle-mère de deux garçons de 5 et 13 ans.

Son mari, l'artiste Harry Dodge, était en train de changer de sexe, lorsqu'elle était enceinte de leur fils, Iggy. Dans « Les Argonautes », Maggie, sur le point de devenir mère, alors que son amour devient l'homme qu'il se sentait être, s'interroge sur la notion de « fluidité » (des genres, des catégorisations sexuelles, de la pensée, des théories...). C'est un sentiment de fluidité qui se dégage de son œuvre. Refusant de donner à ses livres la forme linéaire du récit (bien qu'« Une partie rouge » respecte le temps de la procédure), Maggie Nelson est parfois difficile à suivre, mais, chemin faisant, réalise un grand travail d'écrivaine.

« Certains pensent que la non-fiction est crue, qu'elle n'est pas esthétisée. Mais il y a une part de création. Mon écriture fourmille d'artifices, ce qui ne la rend pas pour autant artificielle. » Sur l'apparente impudeur que recouvrent l'utilisation de la première personne et celle de l'expérience intime (comme matériau à penser), elle répond : « Certains domaines sont étiquetés partage la même définition de ce qu'est la "vie privée", mais c'est faux. Dans mes livres, je parle de sexe, de mon corps, mais je me perçois comme quelqu'un de réservé. Je ne suis même pas sur les réseaux sociaux ! » Surprenante, exigeante, la pensée de Maggie Nelson vogue à contre-courant, ne prend rien pour acquis et force à réfléchir. Non-fiction, mais oui-talent. ■

« UNE PARTIE ROUGE », de Maggie Nelson, traduit de l'anglais par Julia Deck (Éditions du sous-sol, 224 p.). En librairie le 17 août.



Maggie Nelson

Marie-Laure Delorme



Page 1/1

Lire

Sortir de l'enfance

MAGGIE NELSON L'auteure se retrouve confrontée à l'assassinat de sa tante dans le Michigan lorsque, trente-cinq ans après l'affaire classée sans suite, la police arrête un nouveau suspect en 2004

Le temps long a composé une méditation sur le chagrin et la violence. Sur sa table, durant l'écriture d'*Une partie rouge*, un petit volume. Dans *Le Malheur indifférent*, Peter Handke évoque le suicide de sa mère. La mère de l'écrivain autrichien s'est tuée le 21 novembre 1971, à l'âge de 51 ans. Deux mois plus tard, Peter Handke est à son bureau. « *Voilà près de sept semaines que ma mère est morte, je voudrais me mettre au travail avant que le besoin d'écrire sur elle, qui était si fort au moment de l'enterrement, ne se transforme à nouveau en ce silence hébété qui fut ma réaction à la nouvelle du suicide.* » Tout est là : « *se mettre au travail* » pour ne pas se laisser recouvrir par « *le silence hébété* » de la douleur. L'essayiste Maggie Nelson a écrit, avec *Une partie rouge*, un récit rugueux, lucide, profond sur la manière dont on essaie de se réapproprier sa vie. Elle y narre meurtre, enfance, procès, famille, création. Son texte hybride mêle écriture intime du réel et références littéraires multiples. Maggie Nelson s'acharne à donner du sens comme on sculpte dans du coton. Ça ne marche pas, aucune catharsis en vue, et c'est ça qui est beau : continuer à essayer alors qu'on sait que ça ne marche pas. Une sous-tension noire donne tout son éclat à un texte de sang, d'eau, de chair.

Nous sommes en mars 1969. Le 20 mars. Une date connue par cœur par Maggie Nelson. Sa tante, Jane Louise Mixer, est la sœur cadette de sa mère. Jane Mixer a 23 ans et étudie en première année de droit à l'université du Michigan. Elle désire rentrer dans sa famille, à Muskegon, afin de leur annoncer qu'elle va se fiancer. La jeune femme sait que sa famille va désapprouver sa liaison avec un Juif de gauche. Elle est l'enfant rebelle du clan. Jane Mixer met un mot sur le

panneau de l'université pour trouver un covoiturage. Après, on ne sait plus. Jane Mixer est retrouvée morte. Elle a reçu deux balles dans la tête puis a été étranglée avec un bas de femme. Il s'agit du troisième meurtre d'une série de sept dans le Michigan. La mère de l'auteure a alors 25 ans et ses deux filles ne sont pas encore nées. Emily (née en 1971) et Maggie (née en 1973). L'affaire sera classée sans suite durant trente-cinq ans. Maggie Nelson grandit dans l'ombre du deuil à refaire sans cesse. Elle s'est toujours identifiée à sa tante.

Nous sommes en novembre 2004. Maggie Nelson écrit un recueil de poésie sur sa tante assassinée, Jane Mixer, pour chasser les fantômes de sa vie. *Jane : un meurtre* doit sortir, en mars 2005, le jour de son trente-deuxième anniversaire. Ainsi, elle pourra passer à autre chose. Car c'est aussi un récit sur l'espoir : on va travailler durement et égarer l'angoisse dans les ruelles intérieures ; on va faire œuvre de littérature et sceller la tombe du désespoir ; on va assister au procès

« Une sous-tension noire donne tout son éclat à un texte de sang, d'eau, de chair »

et la retraite, mais aussi à celui d'un enfant de 4 ans. Rien ne fait sens. Ainsi, la raison et la science se révèlent impuissantes à livrer une certitude, laissant le champ libre à l'intuition et à la déduction. Le procès est éprouvant, harassant. Tout semble horriblement convenu. Si l'écrivain cherche l'extraordinaire, il se heurte le plus souvent à l'ordinaire. Durant le procès, Maggie Nelson est confrontée à l'histoire américaine classique du « *type normal* », du « *bon père de famille* », du « *gentil voisin* » se révélant soudainement un prédateur sexuel sanguinaire. L'essayiste s'interroge sur son pays, les États-Unis, à travers sa fascination pour la violence et particulièrement pour la violence faite aux jeunes femmes. Maggie Nelson, mariée à l'artiste



L'essayiste Maggie Nelson. GRAEME MITCHELL/REDUX-REA

Harry Dodge, connaît l'histoire du féminisme. Elle cite James Ellroy, dans *Ma part d'ombre*, revenant sur l'assassinat de sa mère. « *Tous les hommes haïssent les femmes pour des raisons vraies et avérées qu'ils partagent au quotidien sous forme de blagues et de traits d'esprit. Maintenant tu sais. Tu sais que la moitié du monde fermera les yeux et pardonnera ce que tu es sur le point de faire.* » Elle reprend ces mots à son compte pour expliquer la complaisance face aux violences faites aux femmes.

Maggie Nelson restitue sa vie dont des bribes perdues semblent flotter au milieu de la vie des autres. Sa tante retrouvée assassinée. Sa sœur aînée à la dérive. Son petit copain drogué. Son père retrouvé mort dans son lit. Bruce Nelson est décédé à 40 ans, terrassé par une crise cardiaque. Sa fille avait 10 ans. Elle dit : « *Au cours de l'année qui précéda sa mort, il apprit à pleurer. J'en fus témoin.* » Les textes de Maggie Nelson s'insèrent dans la filiation de ceux de Susan Sontag et de Joan Didion. Il ne s'agit pas de textes sombres ou lumineux, tant ces catégories ne sont pas adaptées à la littérature, mais d'une écriture en marche pour tenter de réorganiser, comprendre, ressaisir la complexité des choses. Son arme d'écrivain reste la précision. Elle veut tout nommer avec exactitude. Elle n'arrive pas à savoir si l'imperméable recouvrant le cadavre de sa tante est beige ou jaune alors elle le qualifie de « *long* ». Reprendre par la réflexion ce que le monde vous ôte par le chaos. Guerre dans la vie, paix dans l'écriture. Maggie Nelson comble les trous creusés par les manques, car c'est aussi un récit sur la perte et la honte, comme elle le peut. Clopes, alcool, sanglots. Quand elle est saoule – elle était déjà ivre morte à l'âge de 9 ans –, le sentiment de peur se dissout. Elle peut alors déambuler le soir, dans les rues de New York, en se sentant en sécurité. Maggie Nelson cite le psychanalyste D.W. Winnicott : « *La crainte clinique de l'effondrement est la crainte d'un effondrement qui a déjà été éprouvé.* » Elle a mis longtemps à comprendre ces mots chargés d'un sens si funeste pour

elle. Ses chagrins d'amour sont des séismes réactivant la mort brutale de ses proches. Quand on la quitte, elle se quitte.

Tout écrivain de la littérature du réel pourrait faire sienne cette phrase de Nietzsche, placée en exergue d'*Une partie rouge* : « *Dans toute volonté de connaître, il y a une goutte de cruauté.* » Maggie Nelson est devenue poète parce qu'elle ne veut pas raconter d'histoires. Les histoires nous soulagent, les histoires nous endorment. Maggie Nelson en est persuadée : les histoires nous piègent, car elles offrent du sens facilement alors que le sens se recherche àprement. Les histoires donnent de la cohérence à bon compte, alors qu'il n'y a que du chaos à foison. Sortir de l'histoire comme on sort de l'enfance. Maggie Nelson est à la recherche du mot exact, de l'espace neutre, de la phrase claire pour tenter de rendre compte de la réalité infinie. Pour « *tenter* », rien de plus. *L'Album blanc* de John Didion, sur sa dépression de 1968, se termine par « *écrire ne m'a pas encore aidé à comprendre ce que tout cela signifie.* » *Une partie rouge* est un texte inclassable. Écritures, références, genres. On peut toucher du doigt, tout du long, les nervures de la nécessité. Maggie Nelson se demande pourquoi elle se tient dans la salle d'audience, lors du procès de Gary Earl Leiterman, en train de retranscrire les détails atroces sur le meurtre de sa tante. Elle dit alors : on écrit sur certaines choses simplement parce qu'elles ont eu lieu. ● M.-L.D.



UNE PARTIE ROUGE, AUTOBIOGRAPHIE D'UN PROCÈS, MAGGIE NELSON, TRAD. JULIA DECK, ÉDITIONS DU SOUS-SOL, 224 p., 20 €, EN LIBRAIRIES JEUDI.



rentrée littéraire

Monica Sabolo Summer

(JC Lattès)

Lors d'un pique-nique chic sur les rives du lac Léman, Summer disparaît. Naiade de 19 ans, elle laisse dans son sillage le spectre d'une éternelle adolescente à la sensualité hypnotique. Vingt-cinq ans après le drame, son frère part

sur les traces de son fantôme. En alliant la grâce évanescence des héroïnes d'une Sofia Coppola à la perversité des intrigues familiales d'une Joyce Carol Oates, Monica Sabolo mystifie les dérèglements de la haute bourgeoisie et signe un thriller envoûtant et malsain.

Maggie Nelson Une partie rouge

(Editions du Sous-sol)

Alors qu'elle travaille à un recueil de poèmes consacré à l'assassinat de sa tante, longtemps attribué à un tueur en série, Maggie Nelson apprend l'arrestation d'un nouveau suspect. Naît alors un second livre, sous-titré *Autobiographie d'un procès*. Afin d'explorer les zones d'ombre de la mémoire familiale, *Une partie rouge* évite les poncifs de l'enquête policière pour emprunter aux registres du journal intime, de la philosophie et de la critique d'art. En résulte un ouvrage audacieux et inclassable.

Justine Augier De l'ardeur

(Actes Sud)

Quand Justine Augier décide de partir sur les traces de Razan Zaitouneh, figure de la résistance syrienne enlevée en 2013 par le régime et portée depuis disparue, l'écrivaine assume la dimension obsessionnelle et quasi vouée à l'échec de son enquête. Elle aborde son sujet avec l'honnêteté et l'humilité qu'il requiert, le portrait de son héroïne se dessinant au gré de rencontres parfois périlleuses (la famille, les proches, mais aussi certains de ses ennemis). Entre Asli Erdogan et Emmanuel Carrère, un livre important, juste et courageux.

Esther Kinsky La Rivière

(Gallimard)

Sans que la comparaison le réduise, on peut lire *La Rivière*, premier roman traduit en français de l'Allemande Esther Kinsky,

à la marge de W.G. Sebald. Parce que la narratrice insère dans son récit biographique des photographies de paysages "insignifiants"; parce qu'elle est une Allemande exilée en Angleterre (la banlieue est de Londres); parce que surtout se déchaînent les tempêtes de la grande littérature sous prétexte d'observations infimes, au coin de la rue comme au bord de certains fleuves fameux, du Rhin au Gange. A la dérive, un livre immense et un écrivain majeur.

Ali Zamir Mon étincelle

(Le Tripode)

Déjà remarqué en 2016 avec *Anguille sous roche*, Ali Zamir est un cas somptueux de métissage littéraire. Francophone, il fait dire à notre langue des mots rares qui sont les mots justes pour décrire l'état amoureuxment turbulent de sa jeune narratrice. Comorien d'origine, il souille cette sorte de blancheur d'une vomissure apatride qui plonge le récit dans une tornade de trouvailles excitantes. La folle du logis bat la cambrousse au gré de contes merveilleux et autres palabres hilarantes qui sont comme la légende du genre humain. Notre nouvelle héroïne incandescente se nomme Etincelle.

Lutz Bassmann Black Village

(Verdier)

C'est un trio étrange deux hommes et une femme en guenilles, poètes, anciens membres du "service Action", une sorte de résistance,

Monica Sabolo





Est-ce lié au fait que les éditeurs, prévoyant un printemps morose en librairies – élections présidentielles et législatives obligent... –, ont préféré attendre la fin de l'été pour dégainer leurs plus belles cartouches ? Toujours est-il que, du côté des romans étrangers, la rentrée 2017 est non seulement profuse, mais exaltante. On ne sait plus où donner de la tête !

Tournons-nous vers les valeurs sûres, les grands de la scène littéraire planétaire, et voici que s'avancent, en pleine possession de leur art, Don DeLillo (*Zéro K*, chez Actes Sud), Alan Moore et Orhan Pamuk, Margaret Atwood (*C'est le cœur qui lâche en dernier*, éd. Robert Laffont), Karl Ove Knausgaard et la suite de son hyperbolique autobiographie (*Aux confins du monde*, éd. Denoël), Colson Whitehead qui s'offre, avec l'étonnant *Underground Railroad* (lire notre entretien p. 3), son ticket d'entrée dans cet éblouissant cénacle. Bientôt, ils seront rejoints par Hanif Kureishi (*L'Air de rien*, éd. Christian Bourgois), Jonathan Safran Foer (*Me voici*, éd. de l'Olivier), Joyce Carol Oates (*Paysage perdu*, éd. Philippe Rey), Will Self (*Requin*, éd. de l'Olivier)...

Qu'on regarde à présent vers les nouveaux venus, et on n'en a pas moins le tournis. Nathan Hill (*Les Fantômes du vieux pays*, éd. Gallimard), Viet Thanh Nguyen (*Le Sympathisant*, éd. Belfond), Brit Bennett (*Le Cœur battant de nos mères*, éd. Autrement), Maggie Nelson (*Une partie rouge*, éd. du Sous-sol), Emily Fridlund (*Une histoire des loups*, éd. Gallmeister), J.D. Vance (*Hillbilly Elégie*, éd. Globe)... Et on voudrait prolonger la liste ! Formons donc le vœu que tous ces livres formidables – et, avec eux, les nouveautés françaises fassent revenir dans les librairies les lecteurs qui s'en étaient éloignés ces derniers temps.

On leur promet monts et merveilles ! – Nathalie Crom

Illustrations : Julia Lamoureux

LIVRES



CETTE CHOSE ÉTRANGE EN MOI

ROMAN

ORHAN PAMUK

À travers les apprentissages de Mevlut, vendeur des rues à Istanbul, Orhan Pamuk explore tous les contrastes de la Turquie contemporaine. Superbe.

TTT

La ville d'Istanbul est le biotope d'Orhan Pamuk, son paysage originel, la matière même dont il est constitué corps et âme, le foyer vital de son œuvre, qui s'offre à lire comme une suite de variations sur un même thème : « *Que signifie être né à tel endroit du monde et à tel moment de l'histoire ?* » ainsi qu'il s'interrogeait au seuil d'*Istanbul* (2003), cette autobiographie dans laquelle, et par laquelle,

il a lié pour toujours sa propre existence et son geste littéraire à la ville alanguie sur les deux rives du Bosphore. Du *Livre noir* (1990) au *Musée de l'innocence* (2008), l'ancienne capitale ottomane est le creuset, le décor agissant des plus beaux livres de l'écrivain turc (prix Nobel de littérature 2006). A la liste, il faut ajouter désormais *Cette chose étrange en moi*, envoûtante fresque dans laquelle, une fois encore, Orhan Pamuk se penche sur l'histoire,



Istanbul et les rives du Bosphore, foyer de l'inspiration d'Orhan Pamuk.

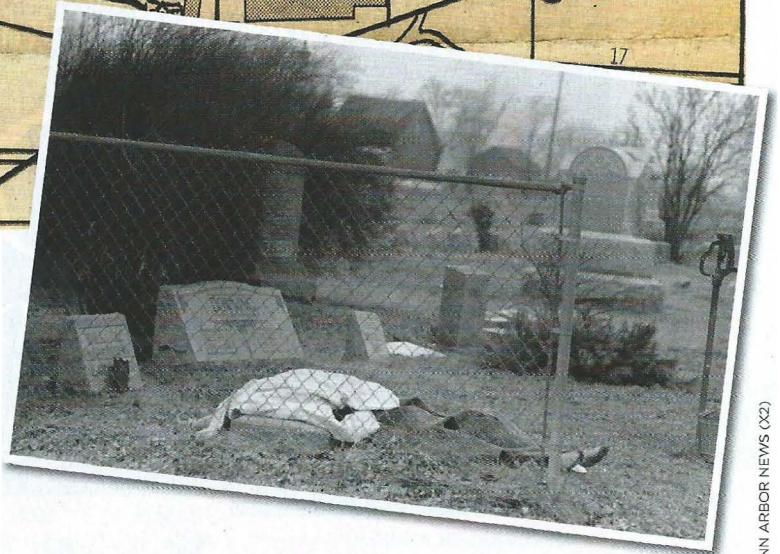
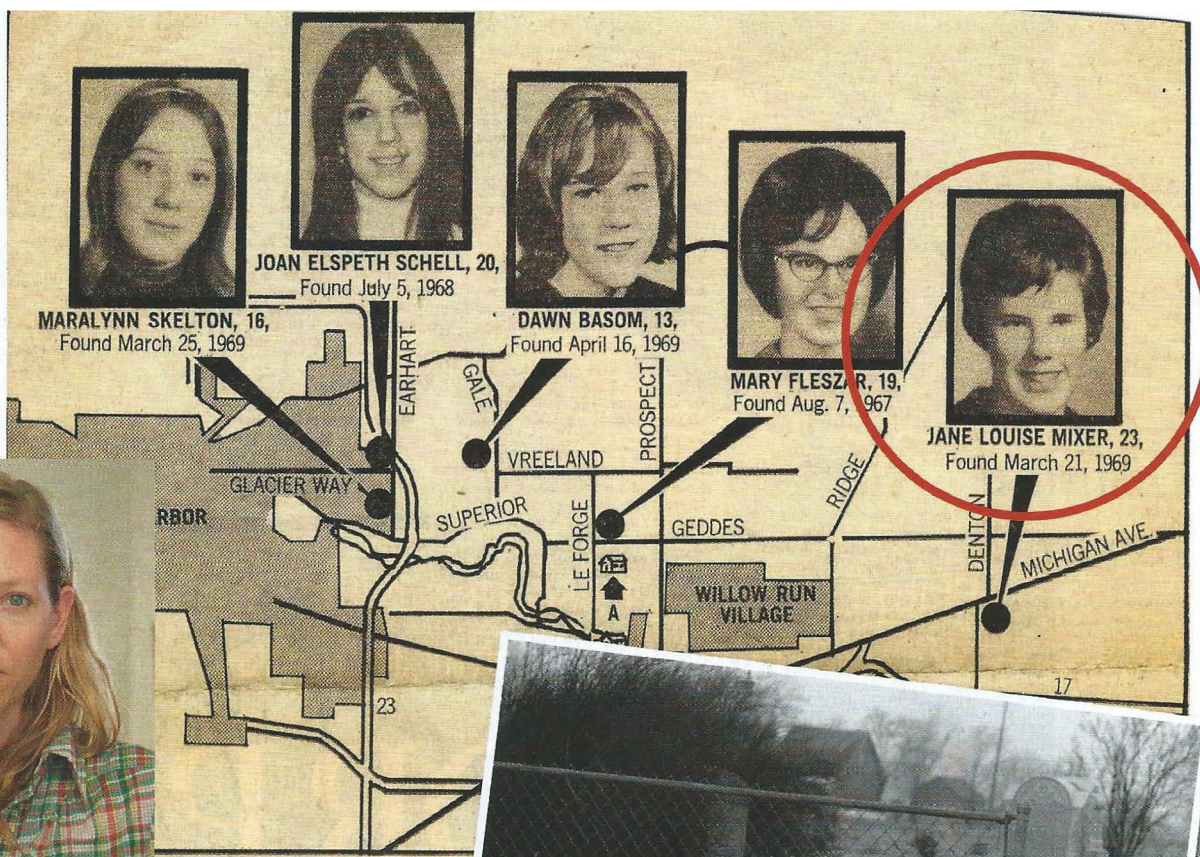


SOS fantômes

Maggie Nelson, nouvelle star outre-Atlantique, est depuis toujours hantée par sa tante, assassinée en 1969. Hannah Nordhaus, elle, descend du célèbre « fantôme de Santa Fe ». Deux obsessions, deux destins.

Exorcisme.

Le corps de Jane Mixer, étudiante, est retrouvé en mars 1969 dans un cimetière du Michigan. Dans « Une partie rouge », sa nièce, Maggie Nelson (ci-dessous), s'interroge sur la violence faite aux femmes.



PAR SOPHIE PUJAS

Elle est encensée aussi bien par Emma Watson, l'Hermione de « Harry Potter », dévoreuse de livres devenue l'une des actrices les mieux payées de Hollywood, que par Karl Ove Knausgaard, le nouveau roi planétaire de l'autofiction. Née en 1973, la poétesse et essayiste Maggie Nelson est inconnue en France, mais c'est la nouvelle star de la non-fiction aux États-Unis. Notamment grâce à « The Argonauts », succès surprise paru en 2015, où elle racontait son histoire d'amour avec l'artiste transgenre Harry Dodge. C'est un livre précédent que les Editions du Sous-Sol ont choisi de présenter au public français comme introduction à une œuvre à suivre de très près : « Une partie rouge », où Maggie Nelson revient sur le meurtre de sa tante Jane Mixer, assassinée en 1969, à 23 ans, de

« Je pensais affronter “le visage du mal” et je me retrouve face à l'Elmer de Bugs Bunny. » *Maggie Nelson, à propos du meurtrier présumé*

Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire



Page 2/2

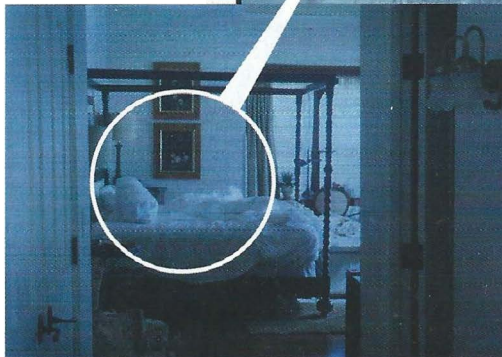
deux balles dans la tête avant d'être étranglée avec un bas. La mère de Maggie, sœur de Jane, avait 25 ans. Toute sa vie, Maggie Nelson a vécu avec ce fantôme, grandissant avec lui, s'identifiant à lui. En novembre 2004, elle s'apprête à publier un recueil de poèmes consacré à l'affaire et au poids qu'il a fait peser sur sa famille. Elle espère ainsi clore huit années de travail et d'obsessions sanglantes. « *Dès que j'aurai le livre en main, je me sentirai libérée*, écrit elle. *Je m'attellerai à des projets qui n'auront rien à voir avec le meurtre. Je ne regarderai plus jamais en arrière.* » Raté. La police appelle sa mère : l'enquête est rouverte. Un nouveau suspect a été identifié, et un procès aura lieu.

« Une partie rouge » commence alors à s'écrire. Nelson cite Nietzsche : « *Dans toute volonté de connaître, il y a une goutte de cruauté.* » Le sang sur les vêtements, les témoins à la barre qui ressemblent à l'« *hologramme de la princesse Leia dans "La guerre des étoiles"* », « *la majesté fanée* » des policiers, sa propre jeunesse qui revient, la blessure qui s'ouvre. Le procès n'a pas l'éclat imaginé. Le meurtrier présumé, encore moins. « *Je me sens désorientée. Je pensais affronter "le visage du mal" et je me retrouve face à Elmer* [le chasseur de Bugs Bunny, NDLR] », raconte-t-elle avec un talent très affûté pour convoquer l'humour ou l'absurde au cœur du désarroi. Ainsi de ce détail : sa mère ne supporte pas, dans un film, les séquences où une femme se fait enlever ou menacer par une arme à feu. « *Essayez d'aller au cinéma avec cette contrainte, vous serez surpris de constater combien de telles scènes sont fréquentes.* » La force de ce récit virtuose et hanté est de partir de l'anecdote pour en faire la trame d'une réflexion plus ample : pour quoi une telle fascination pour la violence faite aux femmes ? Héritière de Joan Didion, Nelson convoque ses fantômes privés – Georges Bataille, fasciné par les images d'Aztèques s'arrachant mutuellement le cœur, ou le James Ellroy du « *Dahlia noir* » – ainsi que les fantasmes récurrents de l'Amérique, d'autant plus friande de faits divers que la victime est jeune et belle...

Apparitions. Au confluent du privé et du collectif se trouve également l'histoire ressuscitée par Hannah Nordhaus. Elle est l'arrière-arrière petite-fille du « *plus célèbre fantôme de Santa Fe* » : Julia Staab, immigrante juive allemande arrivée en 1865 au Nouveau-Mexique, en plein Far West. Venue épouser un compatriote qui avait fait fortune, Julia est morte à 50 ans dans des circonstances troubles, et la rumeur veut qu'elle hante sa fastueuse demeure... Laquelle est devenue un hôtel, qui exploite à loisir son aura de maison hantée, témoignages de voyageurs apeurés par des apparitions à l'appui. Comment naissent les légendes ? Hannah Nordhaus a voulu savoir qui était vraiment son aïeule, « *cette femme fragile sur une frontière âpre, loin de sa famille, piégée dans un monde qui n'était pas fait pour elle* », qui alimentait les récits familiaux comme ses fantasmes d'enfant. Deux tableaux fascinants se superposent : la vie d'une pionnière qualifiée de mélancolique et une histoire des spectres et de leurs intercesseurs... Côté face, Hannah Nordhaus



Revenante. Décédée en 1896, Julia Staab (à dr.) hanterait sa demeure, devenue hôtel (ci-dessous). Dans « Un fantôme américain », Hannah Nordhaus remonte le temps.



sonde les archives familiales ou les vieux journaux intimes et suit les traces des siens jusqu'en Allemagne. Côté pile, elle compose une his-

toire collective du surnaturel. « *Avant le XIX^e siècle, les individus ordinaires se vantaient rarement de discuter avec des parents défunts ; leur facultés extrasensorielles n'étaient pas encore assez aiguës. A l'époque victorienne, en revanche, les consultations posthumes des chers disparus de vinrent monnaie courante.* » Hannah Nordhaus questionne des médiums, qui affirment lui transmettre des messages de Julia. Elle se rend même au Stanley Hotel, dans le Colorado, qui a inspiré Stephen King pour « *Shining* » et où les amateurs de frissons se retrouvent dans l'espoir de dialoguer avec l'au-delà – une industrie juteuse. Le tout se noue autour d'une quête très intime. « *Les fantômes peuvent se passer de notre aide ; c'est pour nous qu'il est difficile, parfois, de vivre sans eux.* » On ne saurait mieux dire... ■

« Une partie rouge », de Maggie Nelson, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Julia Deck (Editions du Sous-Sol, 224 p., 22 €).
« Un fantôme américain », de Hannah Nordhaus, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sybille Grimbret et Florent Georgesco (Plein jour, 392 p., 21 €). Parution le 7 septembre.

« Les fantômes peuvent se passer de notre aide ; c'est pour nous qu'il est difficile, parfois, de vivre sans eux. »
Hannah Nordhaus



LE JOURNAL DU DIMANCHE

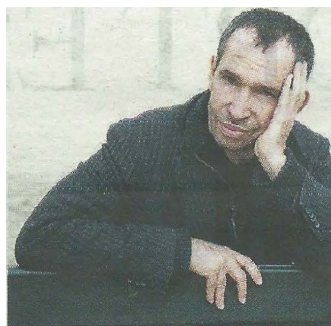
29

Lire

aire

Sous le soleil d'Afghanistan

CARSTEN JENSEN De jeunes militaires danois se portent volontaires pour l'Afghanistan. Un roman glaçant, basé sur un fait réel



Le romancier danois Carsten Jensen.

P. MASTAS/OPALE

Dans l'ouvrage de Carsten Jensen, la guerre est racontée en mode polar vidéo grandeur nature. À l'image, les soldats meurent mais se relèvent. L'ennemi prend la fuite, revient, repart, succession d'images teintées de toutes les couleurs, avec le rouge sang, celui de la mort sans cesse vaincue. Dans la réalité, les corps sans vie ne se réveillent jamais. Avec *La Première Pierre*, le romancier danois signe un « joystick » littéraire magistral, hypnotique et glaçant.

Le livre est basé sur un fait réel. En 2010, une troupe d'élite danoise de la garnison d'Armadillo, en Afghanistan, est contrainte de tuer une fillette tout « en respectant les règles d'engagement ». Le Danemark vertueux manque de s'étouffer. Carsten Jensen s'est inspiré de cette tragédie. L'ouvrage est découpé en zones. Il y a la zone blanche, celle où le danger rôde. Puis il y a l'orange, « la seconde maison, le confort », la rouge, « où vous luttez pour votre vie », et enfin la grise, « où vous serez dos au mur ». Au loin, mais bientôt à portée de main, le camp Price que la troisième section va rejoindre en empruntant la « Highway 1 ». De là viendra le malheur. Que des hommes, sauf une femme, Hannah, qui pense en son for intérieur qu'« un corps trop bien entraîné révèle une profonde solitude ». Elle sera la meneuse.

Les lignes du bien et du mal se brouillent

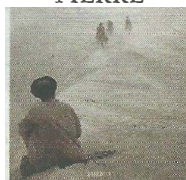
Le polar, donc, enclenché par la guerre. Le commandant en chef danois, Ove Steffenson, aurait dû être parfait pour le job. Nouer des alliances avec les acteurs locaux, quels qu'ils soient. Mais l'Afghan aime le changement, le jeu. Le jour, il parle, la nuit, il bombarde. Les militaires sous les ordres de Steffenson crient vengeance. Ce sera la sortie punitive, appuyée par les Américains venus du ciel. Las, quinze enfants et douze femmes sont transformés en bouillie. Dégâts collatéraux. On est passé de la zone blanche à la rouge.

Dans ce maelström sanglant, véritable réquisitoire contre la

de voûte de l'ouvrage, la trouvaille. « Crois-tu vraiment que cette mission à laquelle tu participes, dit-il à l'un de ses hommes, a pour but d'en dégommer le plus possible ? C'est cela Helmand, pour vous, *The Helmand Killing Games* ? Une PlayStation ? » Schröder, danois pur jus mais homme double. Chef de section et officier interprète, il parle danois et pachto. Hier, il était designer de jeux vidéo, aujourd'hui il commande des soldats, il est du bon côté. Demain il sera terroriste, le traître qui fera assassiner les siens et laissera filmer le crime. Il est l'homme des images. Hannah sera le son, elle hurle sa rage, réclame vengeance, appelle au juste meurtre. Elle prend la tête de l'expédition punitive contre Schröder. Il faut donc appeler le pendant du mal qui est le bien, sous les traits de Khyber, l'Afghan né au Danemark et qui travaille pour les services de renseignement danois. Un autre double. Carsten Jensen perturbe les codes du « grand jeu » de Kipling ou Kessel. Reste le sang purificateur, identique à tous. La barbarie de Jensen n'a ni frontières ni nationalité. ●

KAREN LAJON @karenlajon

LA PREMIÈRE PIERRE



LA PREMIÈRE PIERRE

LA SÉLECTION JDD

5 LIVRES FRANÇAIS

LA DISPARITION DE JOSEF MENGELE
OLIVIER GUEZ
GRASSET



SOUVENIRS DE LA MERÉE BASSE
CHANTAL THOMAS
SEUIL



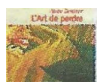
SUMMER
MONICA SABOLO
JC LATTÈS



MERCY, MARY, PATTY
LOLA LAFON
ACTES SUD



L'ART DE PERDRE
ALICE ZENITER
FLAMMARION

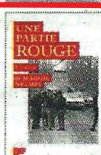


5 LIVRES ÉTRANGERS

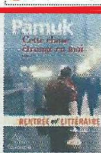
LE CORPS DES RUINES
JUAN GABRIEL VÁSQUEZ
SEUIL



UNE PARTIE ROUGE
MAGGIE NELSON
SOUS-SOL



CETTE CHOSE ÉTRANGE EN MOI
ORHAN PAMUK
GALLIMARD



ZERO K
DON DELILLO
ACTES SUD



MEVOICI
JONATHAN SAFFRAN FOER
L'OLIVIER
28 SEPTEMBRE





RÉCITS

A chaque famille son fantôme...

**Maggie NELSON,
Hannah NORDHAUS**

Deux auteures américaines rendent hommage à des figures familiales féminines dont la mort reste obsédante.

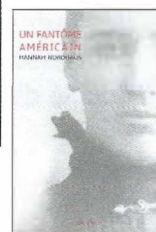
On peut ne pas croire aux revenants et être cependant hanté par le passé. Voilà la leçon à tirer d'*Une partie rouge* et d'*Un fantôme américain*, d'où se dégage une atmosphère nimbée de nostalgie et de tendresse. Leurs auteures, Maggie Nelson et Hannah Nordhaus, sont toutes les deux parentes de femmes décédées dans des conditions tragiques et devenues depuis célèbres aux États-Unis. Pour honorer leur mémoire mais aussi pour s'alléger un peu l'âme, l'une et l'autre ont décidé de se plonger dans leur histoire familiale la plus sombre. Maggie Nelson n'était pas encore née lorsque sa tante, Jane Mixer, fut assassinée en 1969 dans

le Michigan. Trente-cinq ans plus tard, l'affaire était encore irrésolue. Mais en 2004, alors que l'écrivaine s'apprête à publier un recueil de poésie sur sa tante, sa mère lui annonce que la police est sur la piste d'un nouveau suspect, un certain Leiterman, sexagénaire et infirmier à la retraite. Avec *Une partie rouge*, la poétesse offre une sorte de journal intime sur les huit mois qui ont suivi, jusqu'au procès final. Un peu à la manière de *Laëtitia* d'Ivan Jablonka, Maggie Nelson a savamment construit un livre en plusieurs dimensions, lequel mêle le temps de l'enquête, le temps du procès, celui du récit familial, le temps médiatique et enfin sa propre temporalité, où elle médite sur son rapport à la mort, sa vie sentimentale ou encore ses cauchemars. Il faut d'ailleurs lui reconnaître un certain talent pour la désespérance cynique : « Dans les moments les plus gais, je me sentais comme John Berryman



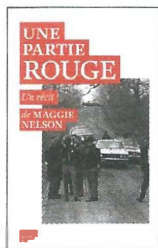
Les époux Staab
vers 1865.

★★★
Un fantôme américain
(*American Ghost*)
par **Hannah Nordhaus**, traduit de l'anglais (États-Unis) par S. Grimbet et F. Georgesco, 392 p., Plein Jour, 21 €. En librairie le 7 septembre.



– un atavique, un poète coincé dans une ville universitaire gothique, prof loqueteux, dépourvu de toute morale, se rendant à des fêtes sinistres où l'on s'échangeait les femmes entre collègues, puis déféquant à l'occasion, ivre mort, sur la pelouse d'un confrère. »

Le ton, quoique moins brutal, n'est guère plus joyeux chez Hannah Nordhaus. Journaliste, cette dernière est l'arrière-arrière-petite-fille de Julia Staab, immigrante juive allemande « importée » par son mari au Nouveau-Mexique au milieu du XIX^e siècle. Morte à 52 ans dans des circonstances troubles, probablement atteinte de dépression, cette mère de famille dévouée continue de hanter, selon certains, son ancienne demeure de Santa Fe, devenue un hôtel de luxe. Avec un acharnement qui force le respect, Hannah Nordhaus est allée déterrer un passé enfoui pour approcher le destin de son ancêtre, arrachée à sa douce Westphalie pour le Far West. Consultant pendant deux ans généalogistes et médiums, universitaires et cousins éloignés, scrutant les journaux intimes et la presse de l'époque, l'auteure parvient à éclairer les zones d'ombre de sa généalogie. C'est à ce formidable voyage que nous convie *Un fantôme américain*, depuis les terres arides américaines jusqu'aux camps de concentration de l'Europe de l'Ouest. Avec un sens incontesté du récit, Hannah Nordhaus convoque ainsi près d'un siècle d'Histoire et autant de visages invisibles. Preuve, s'il en fallait encore une, qu'un fantôme ne se déplace jamais seul. **Lou-Eve Popper**



★★★
Une partie rouge
(*The Red Parts*)
par **Maggie Nelson**, traduit de l'anglais (États-Unis) par Julia Deck, 224 p., Éditions du sous-sol, 22 €

Claire Devarrieux

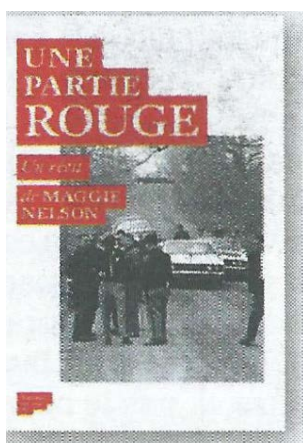


Page 1/1

48

Libération Samedi 2 et Dimanche 3 Septembre 2017

LIVRES/

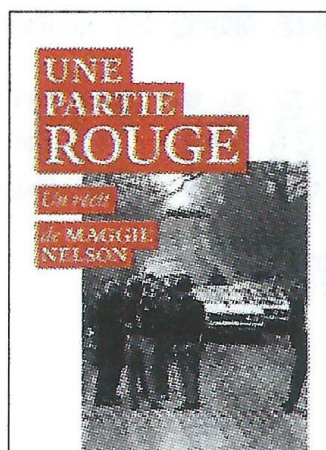


L'auteur avait une tante, Jane, qu'elle n'a pas connue, morte en 1969, à 23 ans, assassinée. L'affaire a été classée, mais trente-cinq ans après, alors que Maggie Nelson s'apprête à publier un recueil de poèmes *—Jane: un meurtre—*, on apprend que le coupable a été retrouvé. En même temps que son ADN, celui d'un enfant de 4 ans a été décelé sur les collants de Jane: rien n'est jamais élucidé complètement. Le procès, les images du cadavre qu'il faut affronter, la présence de l'assassin: ce n'est qu'une partie du récit, lequel montre comment le drame a imprégné la vie quotidienne et modelé les comportements. Il n'en finissait pas de creuser un puits de malheur, la mort du père venant s'y joindre. L'auteur plaide brillamment contre les «*pouvoirs de la narration*». C.I.D.

Estelle Lenartowicz



Page 1/1



RÉCIT

UNE PARTIE ROUGE

PAR MAGGIE NELSON,
 TRAD. DE L'ANGLAIS (ÉTATS-
 UNIS) PAR JULIA DECK.
 ED. DU SOUS-SOL, 224 P., 20 €.

♥♥♥♥ Devenue poète parce qu'elle ne voulait pas « raconter d'histoires » (de son point de vue, les histoires « peuvent nous aider à vivre, mais elles nous piègent également, et sont à la source d'énormes souffrances »), Maggie Nelson s'entête à traquer du sens dans l'âpreté rugueuse du réel. En 2004, plongée dans l'écriture d'un recueil de poésie sur l'assassinat de sa tante dans le Michigan, elle apprend l'arrestation d'un nouveau suspect, trente-six ans après les faits. Dans cette reconstitution du procès où s'entremêlent chronique familiale et journal, elle rend compte de ses états d'âme, confrontée à une société obsédée par la violence qui enserme le corps des femmes. Meticuleuse, profondément féministe et tout en retenue, elle part chercher la « partie rouge », cet espace infini, impossible, tendu entre ce qui apparaît, ce qui devrait être et ce qui est. Fascinant. **E. Le.**



Critiques Littérature | 5

SANS OUBLIER

Le fantôme de ma tante

En 1969, Jane Mixer, étudiante en droit à l'université du Michigan, est violée et tuée. Elle est la troisième victime d'une série de sept crimes. Sa nièce, Maggie Nelson, ne l'a jamais connue, mais elle a vécu au sein de sa famille les ondes de choc qu'a provoquées cet assassinat demeuré irrésolu jusqu'à un test ADN et un procès qui s'est tenu en juillet 2005 avec, dans le box des accusés, un infirmier à la retraite. Héritière de Susan Sontag et de Joan Didion, Maggie Nelson chronique les diverses étapes de ce processus judiciaire, y greffant sa propre histoire ainsi qu'une riche méditation sur le temps, les distorsions de l'imaginaire, le rapport au chagrin et la manière dont on s'accommode ou non de vivre avec des fantômes au fil des ans. ■ M. S.

► **Une partie rouge. Autobiographie d'un procès** (*The Red Parts*), de Maggie Nelson, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Julia Deck, Le Sous-sol, « Feuilleton non-fiction », 220 p., 20 €.

Bruno Juffin



Page 1/1



Maggie Nelson

Une partie rouge

Editions du sous-sol,
traduit de l'anglais (Etats-Unis) par
Julia Deck, 224 pages, 22 €

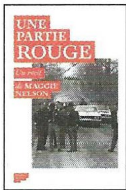
Dans ce récit consacré au meurtre de sa tante, l'auteure traque un mal dont la banalité est gage d'omniprésence. Entre philosophie et journal intime. Parmi les ouvrages estampillés *true crime*, une sous-catégorie regroupe, outre-Atlantique, les livres d'écrivains dont l'enfance

fut marquée par un meurtre. Cette variété d'autobiographie – laquelle doit ses lettres de noblesse à *Ma part d'ombre* de James Ellroy – s'enrichit aujourd'hui d'une œuvre singulière. Par son ironie discrète et son refus du sensationnalisme, le récit que l'assassinat de sa tante inspira à Maggie Nelson exfiltre la figure du monstre : affligé de banalité, le mal y a le visage de monsieur Tout-le-monde. Et sa concomitante omniprésence.

Au printemps 1969, une étudiante de l'université du Michigan, Jane Mixer, tente une expérience de covoiturage. Quand on la retrouve, elle a deux balles dans la tête et, autour du cou, un foulard tellement serré qu'elle en est presque décapitée. Vingt-cinq ans plus tard, la nièce de Jane apprend qu'une analyse ADN vient enfin de désigner un suspect. Un retraité passe-partout, dont l'absence de traits saillants lui donne la bouille d'Elmer Fudd – soit du chasseur rondouillard

que Bugs Bunny berne à longueur de cartoons. Indécelables, les démons intimes sont ici la chose la mieux partagée du monde – à l'adolescence, la sœur de Maggie Nelson se prend de passion pour les snuff movies tandis que l'auteure elle-même éprouve *"un penchant érotique pour l'asphyxie"*.

Relégation à l'arrière-plan des détails du procès, élimination de la sacro-sainte catharsis, effacement de la frontière séparant normalité et aberrations comportementales, imbrication du passé dans le présent et spirales du processus d'identification – quand Maggie découvre le journal intime de Jane, elle croit l'avoir écrit elle-même – concourent ici à faire vaciller les certitudes. Voire à les abolir, à l'exception de celle voulant que, du Michigan à Brooklyn – *"un lieu prisé pour se débarrasser de cadavres, de voitures ou d'ordures"* –, les pathologies de l'Amérique soient garantes de l'éclatante santé de sa littérature. **Bruno Juffin**



Frédéric Beigbeder



Page 1/1

LE LIVRE DE FRÉDÉRIC BEIGBEDER

CES CHOSES SE SONT PRODUITES

Commençons par rendre hommage à la traductrice de ce récit hallucinant : Julia Deck est une romancière remarquée pour son premier livre, *Viviane Elisabeth Fauville*, paru aux éditions de Minuit en 2012. Ce choix n'est pas anodin de la part de l'éditeur ; dans ce livre, Viviane tuait son psychanalyste. Je n'ai pas lu *The Red Parts* en VO mais la VF est d'une sobriété magistrale. Sous-titré « *Autobiographie d'un procès* », *Une partie rouge* est comme la série *The Keepers* sur Netflix : un documentaire qu'on ne peut pas lâcher. On connaissait le « *binge watching* » (activité consistant à regarder dix épisodes d'une série d'affilée), *Une partie rouge* de Maggie Nelson inaugure une nouvelle pratique asociale le « *binge reading* » ! Offrez cette non-fiction aux amis que vous ne voulez plus voir, vous serez débarrassé d'eux pendant une semaine.

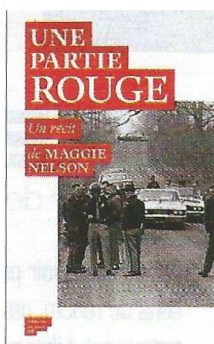
En 1969, la tante de Maggie Nelson fut étranglée avec un bas, puis tuée de deux balles dans la tête. Jane avait 23 ans. Née quatre ans après le meurtre, Maggie Nelson commença en 2000 à écrire un livre de poèmes inspirés par cette affaire irrésolue. Le livre était terminé quand en 2005, un suspect fut arrêté, dont l'ADN correspondait à celui retrouvé sur le lieu du crime. *Une partie rouge* c'est *De sang froid* à l'ère du net et de la génétique, c'est une Capote en jupons * qui aurait digéré le chef-d'œuvre de James Ellroy sur l'assassinat de sa mère (*Ma part d'ombre*, 1996).

La force du réel ne suffit pas à expliquer la réussite d'un tel texte : le génie de Miss Nelson réside dans son art du « twist ». Soudain on retrouve le meurtrier, on assiste à son procès, on lit le journal de la morte... Et c'est aussi, vraiment, de la littérature : ce n'est pas parce qu'on s'inspire d'un fait divers qu'on doit écrire comme une voix off de « Faites entrer l'accusé ». Dès le début du récit, Maggie Nelson compare le couloir de son appartement à une montagne russe, se sent coupable de voyeurisme et se justifie : « *Certaines choses valent sans doute la peine d'être racontées pour la simple raison qu'elles se sont produites.* » La différence entre un écrivain et un flic, c'est que l'écrivain a tous les droits. Il peut couper ce qui l'ennuie et s'attarder sur ce qui le touche. Il peut évoquer son chagrin, sa peur, son enfance, sa folie, sa colère. Ceci est également valable à propos de *La Serpe* de Philippe Jaenada. Il se passe en ce moment quelque chose des deux

côtés de l'Atlantique : la littérature se transforme pour ne pas mourir.

* Désolé pour cette expression malvenue dans un magazine aussi chic.

***Une partie rouge*, de Maggie Nelson, Editions du Sous-Sol, 213 p., 20 €. Impeccablement traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Julia Deck.**



Elisabeth Philippe



Page 1/1



ÉTRANGER

La jeune fille et la morte

UNE PARTIE ROUGE, PAR MAGGIE NELSON,
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JULIA DECK,
ÉDITIONS DU SOUS-SOL, 224 P., 22 EUROS.

★★★★☆ Tout, dans ce récit, trouble et étourdit. A commencer par la coïncidence qui en est à l'origine. En 1969, Jane Mixer, la tante maternelle de l'auteure, est retrouvée morte dans un cimetière près de Detroit, deux balles dans la tête et un bas de soie autour du cou. Trente-cinq ans plus tard, alors que Maggie Nelson s'apprête à publier un recueil de poèmes inspiré de cette histoire, elle apprend que des analyses ADN ont permis d'identifier un nouveau suspect et qu'un procès va avoir lieu. Maggie Nelson n'a pas connu Jane, mais sa mère lui a transmis son traumatisme et les angoisses liées à cette disparition. Un héritage tel un poison, inoculé dans les replis de la psyché de Nelson, jusqu'à son penchant érotique pour l'asphyxie. En interrogeant sa propre obsession pour ce meurtre, l'Américaine de 44 ans questionne la fascination morbide pour « *les morts bizarres et violentes de jolies jeunes femmes blanches* ». Peut-être s'agit-il, comme l'écrivait Poe, du « *sujet le plus poétique du monde* ». Avec ce texte personnel, sur le fil de l'impudeur, Maggie Nelson offre un double féministe à « *Ma part d'ombre* » de James Ellroy, autre grand livre sur notre vie parmi les fantômes. **ÉLISABETH PHILIPPE**

Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire

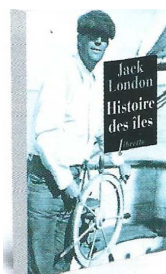


Page 1/1

CRITIQUE LITTÉRAIRE

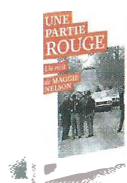
HISTOIRES DES ÎLES

de Jack London, traduit de l'anglais (États-Unis) par Louis Postif, Libretto, 320p., 9,90 €



UNE PARTIE ROUGE

Maggie Nelson, traduit de l'anglais (États-Unis) par Julia Deck, Éditions du Sous-sol, 213 p, 20 €



En 2004, Maggie Nelson s'apprête à publier un recueil de poèmes en hommage à sa tante, Jane Mixer, assassinée trente-cinq ans auparavant dans le Michigan. C'est alors qu'un nouveau suspect est arrêté. L'ouverture du procès va raviver des plaies que l'on croyait apaisées. Confrontée à l'exposition de clichés et de pièces à conviction épouvantables, l'auteur décide de consigner de façon littéraire les notes prises pendant les audiences. Le compte rendu détaillé du procès donne lieu à un autre récit ancré plus profondément dans l'histoire familiale de Maggie Nelson. Celle-ci revient ainsi sur la personnalité de Jane, une jeune femme libre dont les parents réprouvaient ses projets de mariage. Et par étapes successives, Maggie Nelson dévoile les petites et grandes tragédies qui ont marqué sa propre vie : la mort prématurée de son père, ses propres amours bancales. Cette violence, elle en fait état sans excès d'exhibition ni volonté de choquer. Mais plutôt avec la voix fraîche d'une enfant grandie trop vite, toujours sidérée par la brutalité du monde.

ARIANE SINGER

Le chanteur de Waikiki

Des nouvelles hawaïennes de Jack London reparaissent en poche. L'occasion de redécouvrir un pourfendeur du colonialisme. Un régal. **PAR FRÉDÉRIC MERCIER**

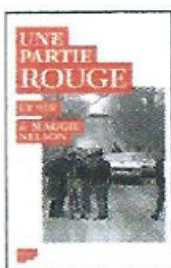
Ces treize *Histoires des îles*, Jack London les écrit au fil de plusieurs séjours passés à Hawaï, à Pearl Harbor notamment, qu'il appelait « Dream Harbor ». Les premières nouvelles ont été rédigées sur son voilier le Snark en 1907, l'année où il achève la rédaction de *Martin Eden* avant de poursuivre sa traversée en direction des mers du Sud. Les dernières font parties de ses ultimes écrits, rédigés à Hawaï en 1916, juste avant son retour au ranch de Glen Ellen, en Californie, où il meurt le 22 novembre. Si l'auteur chante avec une précision d'ethnologue les beautés et les spécificités de l'île (et notamment le surf), usant d'un large vocabulaire hawaïen (recensé par l'éditeur dans un glossaire), s'il narre la richesse et la complexité de certaines traditions, il refuse pourtant tout exotisme : les beautés de l'île servent d'abord à montrer la cruauté et la bêtise des colons. Dans « L'édifice d'orgueil », un baron du commerce apprend que son demi-frère est un indigène. Il fera tout pour s'en débarrasser et cacher cette parenté. « Kollau le lépreux » narre la sédition d'un malade qui refuse, avec les siens, de mourir emprisonné à cause de sa maladie propagée par la venue des Européens et de leurs coolies chinois. Dans cette nouvelle, London se met une fois de plus du côté des opprimés comme il l'avait fait avec les populations amérindiennes dans les nouvelles dites de *L'Amour de la vie*. La plupart des histoires dépeignent ainsi des lois iniques, de colons arrogants, touristes avant l'heure qui regardent de haut les populations locales, en sauvages sympathiques. C'est le sujet de la plus réussie de toutes les histoires ici et peut-être l'une des plus achevées



de l'œuvre : « Aloha oe ». Très courte, dénuée de rebondissements comme d'intrigue, se déroulant sur quelques secondes à peine, cette histoire publiée en 1912 raconte la simple prise de conscience politique de la fille d'un gouverneur des États-Unis au moment où elle s'apprête avec son père à revenir chez elle, après des mois passés sur l'archipel. La jeune femme sent que les semaines passées auprès d'un habitant local ont fait naître en elle des sentiments inédits à son égard. Toute l'action se déroule lors de cette ultime seconde où ils doivent se dire « adieu » tandis que le paquebot quitte l'île, que les colons jettent des couronnes de fleurs sous les acclamations de la foule en train de chanter. London montre bien l'hypocrisie dissimulée derrière les chants doux et le cérémonial des adieux car jamais ces deux jeunes gens ne pourront se marier et donc se retrouver car le jeune homme est « hapa-haole », c'est-à-dire un métis. « La foule chantait ; le chant s'affaiblissait à mesure que le vapeur gagnait le large, mais, toujours alliées à la sensualité et à la langueur amoureuse d'Hawaï, les paroles mensongères mordaient comme un acide le cœur de la jeune fille. » Par la sobriété et la précision dont il fait preuve, London témoigne quel auteur de chansons populaires et réalistes il aurait pu être. Si on a souvent relevé, et avec justesse, sa conception raciale et hiérarchisée de l'humanité, ce recueil – parmi les plus beaux – y apporte de considérables nuances. Son combat littéraire contre l'injustice l'emportera toujours sur ses réflexions civilisationnelles.



TROIS ROMANS DE LA RENTRÉE



LE PLUS SCHIZO

*Une partie
rouge*

Maggie Nelson

En 1969, Jane, la
tante de l'auteur,

est assassinée. Maggie Nelson, née en 1973, ne l'a pas connue, mais elle est hantée par cette histoire et décide de lui consacrer un recueil de poésie. Jusqu'à ce que la réalité la rattrape : trente-cinq ans après les faits, un nouveau suspect est arrêté. Une enquête qui hybride habilement réel et fiction pour tenter d'approcher la vérité.

ÉD. DU SOUS-SOL, 224 PAGES, 22 €



PRIX GONCOURT LE PRONOSTIC DE GQ

Voici notre tiercé gagnant pour le Goncourt 2017. Dans le désordre : Alice Zeniter avec *L'Art de perdre* (Flammarion),



21 centimètres

27 octobre · 🌐



J'aime la Page



21CM de plus, un nouveau rendez-vous 100% digital !

Aujourd'hui, Augustin Trapenard présente "Une partie rouge" de Maggie Nelson 📖

20 K vues



J'aime



Commenter



Partager



129

Chronologique ▼

27 partages

11 commentaires



Lo No Emilie Bc roman pour toi

J'aime · Répondre · 27 octobre, 23:40



Agathe Compagne Pittelli Très belle idée de présenter des livres

À refaire 😊

J'aime · Répondre · 28 octobre, 05:53



Patrick Sennia Ça n'est pas un roman, c'est un pistolet 🤔